

fois jusqu'au délire. Serizan, dans les premiers temps de l'ère chrétienne, eût été martyr ; au neuvième siècle, il eût été moine ; au treizième, croisé ; au seizième, huguenot ; en 93, vertueux ; en 1830, il était soldat, mais soldat comme malheureusement il en est peu, comprenant tous les dévouements et toutes les gloires, Louis XVI et Mirabeau, Châteaubriand et Béranger, Voltaire et Demaistre ; les trois couleurs n'étaient pas pour lui seulement le drapeau de l'Empire, d'Austerlitz et d'Iéna ; il y voyait aussi le drapeau des vieux rois et des jeunes nations, les lys de l'antique monarchie à côté du bonnet rouge de la liberté, Fontenoy et Jemmapes, Turenne auprès de Marceau.

Cet esprit synthétique lui avait aliéné ces hommes d'analyse qui ne voient qu'un point ou une ligne, ainsi que cette foule innombrable d'intelligences mesquines qui ne peuvent pas même apercevoir ni l'un ni l'autre. Son enthousiasme humanitaire, mot moderne qui peut seul exprimer la situation anormale dans laquelle se trouvait le capitaine, était bafoué dans son régiment, surtout depuis qu'il avait affronté les préjugés jusqu'à mettre un beau Christ d'ivoire dans un coin de sa chambre, car pour lui surtout le Christ était l'homme-Dieu.

En méditant l'histoire, il avait toujours vu l'humanité accablée sous sa croix de souffrance, traîner sa misérable agonie à travers les siècles ; aussi la croix était devenue pour son esprit le symbole de cette douleur universelle, à laquelle tant d'âmes généreuses comme la sienne voudraient mettre un terme. Tourmenté d'un vague pressentiment à la vue des convulsions terribles d'une société mourante, il restait soldat, entendant au loin la rumeur de l'anarchie qui approche, sentinelle sur le qui vive, et